Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **6 (1898)**

Heft 21

PDF erstellt am: **07.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

I. Bibliographie française.

La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther, *par* F. ROCQUAIN, *de l'Institut; T. III:* **Le Grand schisme, les approches de la Réforme;** *Paris, Fontemoing, gr. in-8°, 12 fr.; 1897.*

J'ai déjà rendu compte des deux premiers volumes [1]). Le troisième est plus intéressant encore, surtout pour les Eglises qui ont des griefs à faire valoir contre Rome et qui cherchent à rétablir l'ancienne union sur la base solide de la vraie foi. Le savant auteur, en effet, étudie d'abord le grand schisme qui a éclaté en 1378 avec les élections d'Urbain VI et de Clément VII; il poursuit cette étude jusqu'au concile de Pise en 1408, retrace l'histoire de ce concile, ainsi que l'histoire des conciles de Constance, Bâle, Ferrare et Florence, fait ressortir le rôle réactionnaire des papes Martin V et Eugène IV, constate la « défaite définitive » des conciles sous les papes Nicolas V, Calixte III et Pie II, et enfin, dans un dernier livre, caractérise les papes comme princes italiens, Paul II et Sixte IV, et signale les approches de la Réforme.

Je le répète, cet ouvrage est grandiose et d'un effet d'autant plus sûr que la constatation des faits y est plus froide. M. Rocquain ne discute pas les doctrines; il n'est qu'historien et se borne à raconter les événements très objectivement. Les conclusions que le lecteur tire résultent non des réflexions de l'auteur, mais de la lumière même qui se dégage des faits.

---

[1]) Voir la *Revue,* n° III, 1893, p. 465-471, et n° XI, 1895, p. 572-577.

On remarquera les plaintes d'Urbain VI, en 1378, contre les mœurs scandaleuses des cardinaux et des prélats de la cour pontificale ; et la façon dont le cardinal d'Amiens, en plein consistoire, répliqua à ce pape que, s'il était encore le petit archevêque de Bari, il lui dirait qu'«il en a menti par la gorge (p. 5-6).» Parlant de ce pape et de Clément VII, M. Rocquain dit : « Si ces deux papes eussent été obéis, l'Europe entière aurait été en feu (p. 22). » Un contemporain, moine de l'abbaye de St-Denis, a écrit que tous deux « s'efforçaient, chacun de son côté, de tirer l'Eglise à eux, comme si elle eût été une courtisane qu'ils auraient trouvée dans un mauvais lieu (p. 23). » Et encore : « Tandis que Clément déshonorait le saint-siège par ses exactions, Urbain continuait à le déshonorer par ses violences (p. 28).» Urbain fit mettre à la torture six de ses cardinaux (p. 29). Parlant de Clément VII et de Boniface IX, M. Rocquain dit : « L'un et l'autre ne voyaient dans l'Eglise et dans la religion même qu'un moyen de se procurer des ressources pour grossir ou solder leur parti (p. 40).»

Il faut lire le mémoire remis au roi de France par l'université de Paris, en 1394, contre ces deux papes. On y lit les propositions suivantes : « Le pape doit obéissance à l'Eglise, sa mère et mère de tous les chrétiens, et il n'y a que Dieu qui ne puisse être jugé... Un concile tiendrait maintenant son autorité du consentement de tous les fidèles ; le Christ n'a-t-il pas dit que, lorsque deux ou trois personnes se trouveront rassemblées en son nom, il sera avec elles?... Si les Pères revenaient parmi nous, ils ne reconnaîtraient plus l'Eglise instituée par J.-C. (p. 49). » Et dans une lettre de cette même université à Clément VII, il était dit : « Le mal est arrivé à ce point que, de divers côtés, on dit ouvertement que le nombre des papes importe peu ; qu'il est indifférent qu'il y en ait deux ou trois, ou même dix ou douze, et que chaque royaume pourrait désormais avoir son chef spirituel, qui, indépendant des autres, n'exercerait non plus sur eux aucune autorité. » A cette idée d'instituer des Eglises nationales et séparées de la papauté, Clément se troubla (p. 51).

Il faut lire aussi le mémoire écrit en 1402 par Nicolas de Clamanges : *De corrupto statu Ecclesiæ.* Il est formidable contre Rome (p. 76-78). Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai, écrivait de son côté que « l'unité de l'Eglise n'était pas néces-

sairement attachée à la personne du pape, et qu'alors même qu'il n'y aurait pas de pontife, cette unité, fondée sur la parole divine, ne laisserait pas de subsister ; qu'autrefois les conciles généraux avaient été réunis du seul consentement de l'Eglise ; que si, par la suite, la législation canonique avait attribué au pape le droit exclusif de convoquer ces assemblées, l'Eglise n'en gardait pas moins un pouvoir qu'elle tenait de la volonté de Dieu; et que, dans un moment où l'existence même de l'Eglise semblait en péril, un concile pouvait être réuni non pas seulement par l'initiative des cardinaux, mais par celle de tout fidèle que sa piété ou sa situation rendait capable d'aider à cette œuvre de salut (p. 100). » — Etc.

Bref, ce volume abonde en déclarations et en faits où l'on voit comment, dans l'Eglise d'Occident, même à cette époque où Rome était une sentine, l'esprit et les doctrines de l'ancienne Eglise, c'est-à-dire du vrai christianisme, étaient toujours vivants. Je m'arrête, faute de place. Il faut étudier de près ce livre, qui est de premier ordre. E. Michaud.

Opuscules et Pensées de Blaise Pascal, *publiés par* M. L. Brunschvicg : *Paris, Hachette,1897, in-16, 3 fr. 50.*

L'auteur a eu la bonne pensée de publier les *Opuscules* de Pascal d'après leur date, et surtout en les reliant entre eux par des notes où sont expliquées les circonstances dans lesquelles chacun a été composé. On pénètre ainsi dans l'intimité de l'esprit de Pascal; on suit beaucoup mieux l'évolution de sa pensée; on voit l'homme dans toute son honnêteté et le saint dans tout son héroïsme. Car, nous ne saurions le dire assez, même quand toutes ses opinions ne nous agréeraient pas, Pascal fut un saint, non seulement par son extrême amour de la vérité, mais encore et surtout par son désintéressement absolu, par son détachement complet des biens de ce monde et de l'estime des hommes, par son humilité extraordinaire, par son admirable patience dans ses souffrances, qui furent atroces.

En 1646, à vingt-trois ans, à l'âge même où Descartes concevait la méthode universelle sur laquelle devait reposer la philosophie universelle, Pascal a choisi pour but suprême

de sa vie, non la science, mais la sainteté. Certes, son père était pieux, et il avait élevé pieusement ses enfants; mais, dit très exactement M. Brunschvicg, « ils avaient pris l'habitude de mettre la religion à part des affaires de ce monde, de la considérer dans un domaine séparé, en dehors duquel se trouvaient les sciences, les dignités, les plaisirs de la vie sociale. Or, ce que Saint-Cyran leur apprit, c'est qu'on ne fait pas à la religion sa part, c'est qu'elle n'est rien si elle n'est l'homme tout entier, qu'il ne suffit pas de la reconnaître avec son esprit, qu'il faut l'aimer dans son cœur, et surtout qu'il faut la pratiquer dans la moindre circonstance. Le christianisme est incompatible avec la vie du monde; se convertir, ce n'est point passer de l'incrédulité à la foi, c'est renoncer à la vie du monde pour vivre en Dieu. Faute d'avoir pénétré cette idée janséniste de la conversion, on a souvent interprété à faux la vie et les écrits de Pascal; c'est de cette notion qu'il faut se souvenir pour en avoir la droite intelligence (p. 56). »

Or, ce chrétien si convaincu, ce saint si admirable, combattit les jésuites et prêcha la résistance contre le pape. Certes, si, au lieu d'écrire une apologie du christianisme, il avait écrit une apologie de la papauté et du papisme; si, au lieu d'attaquer les jésuites et leur morale, il les avait défendus, il serait canonisé depuis longtemps. A nos yeux, il n'en est que plus admirable; et nous le vénérons comme un de ces catholiques qui sont restés fidèles à l'Eglise catholique jusqu'à la mort, tout en protestant contre les mensonges de Rome et tout en refusant de souscrire au formulaire exigé par le pape. A quelle indignation ne se fût-il pas livré, si on lui eût parlé de l'infaillibilité du pape, même comme simple doctrine, à plus forte raison comme dogme! Oh! sans doute, nous savons que, même encore en 1656, il a écrit à M^lle^ de Roannez qu'il ne se séparerait jamais de la communion du chef de l'Eglise, et qu'il a exprimé ce même sentiment dans sa XVII^e^ *Provinciale;* nous savons que, même dans son testament, il s'est déclaré « bon chrétien, catholique, apostolique et romain ». Mais nous savons aussi que le mot « romain » et les mots « chef de l'Eglise » n'avaient pas alors le même sens qu'aujourd'hui; nous savons que jamais Pascal n'a eu l'idée de leur signification actuelle; nous savons que, tout en acceptant le sens reçu en France en 1656 et 1662, il est cependant mort en repoussant

les injonctions romaines. Bien plus, quelque temps avant sa mort, il s'est séparé énergiquement de l'opinion d'Arnauld et de Nicole, opinion qu'il trouvait trop romaine, c'est-à-dire contraire à la vérité et à la dignité chrétienne. Voici ses propres paroles :

«... Ainsi il est hors de doute que cette profession de foi (le formulaire présenté à la signature des jansénistes et accepté par Arnauld et Nicole) est au moins équivoque et ambiguë, et par conséguent *méchante*. D'où je conclus : 1° Que ceux qui signent purement le formulaire, sans restriction, signent la condamnation de Jansénius, de Saint-Augustin et de la grâce efficace; 2° Que qui excepte la doctrine de Jansénius en termes formels, sauve de condamnation et Jansénius et la grâce efficace; 3° Enfin, que ceux qui signent en ne parlant que de la foi, et en n'excluant pas formellement la doctrine de Jansénius, prennent une voie moyenne, qui est *abominable devant Dieu, méprisable devant les hommes, et entièrement inutile à ceux qu'on veut perdre personnellement.* »

Ce n'est pas tout. Dans la réunion qui eut lieu chez Pascal et où l'on s'était prononcé pour l'avis d'Arnauld et de Nicole, Pascal, qui aimait la vérité par-dessus toute chose, qui d'ailleurs était accablé d'un mal de tête qui ne le quittait point, qui s'était efforcé pour leur faire sentir ce qu'il sentait lui-même, et qui s'était exprimé très vivement malgré sa faiblesse, fut si pénétré de douleur qu'il se trouva mal, perdit la parole et la connaissance. Tout le monde fut surpris. On s'empressa pour le faire revenir; ensuite tous ces messieurs se retirèrent. Il ne resta que M. de Roannez, M^me^ Périer, M. Périer le fils et M. Domat, qui avaient été présents à la conversation. Lorsqu'il fut tout à fait remis, M^me^ Périer lui demanda ce qui lui avait causé cet accident; il répondit : « Quand j'ai vu toutes ces personnes-là que je regardais comme ceux à qui Dieu avait fait connaître la vérité et qui devaient en être les défenseurs, s'ébranler et *succomber*, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur que je n'ai pas pu la soutenir, et il a fallu y succomber. » Heureusement, la façon dont Pascal « succomba à la douleur », c'est-à-dire s'évanouit physiquement, était une victoire de sa conscience sur l'erreur.

Déjà en 1656, loin de se considérer en union avec l'Eglise du grand nombre, soumise au pape, il écrivait à M^lle^ de Roannez : « Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs

cachés, comme il le dit à Elie. *Je le prie que nous en soyons, bien et comme il faut, en esprit et en vérité et sincèrement.*»

Est-ce clair?

Quant au prétendu protestantisme de Pascal, voir notre «Réponse à M. Aug. Sabatier», dans le *Catholique national* du 6 novembre 1897, p. 93-95. E. M.

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose, *par* M. P. Allard, *2e édit., Paris, Lecoffre, 1897, in-18.*

Sur le désir de Léon XIII, des historiens français ont entrepris de publier une «Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique», sorte d'«Histoire universelle, mise au point des progrès de la critique de notre temps,» sur le modèle de l'*Histoire générale* publiée par MM. Lavisse et Rambaud. Le plan des sujets à traiter a été conçu de manière à former 25 ou 30 volumes de 300 à 400 pages. Le présent volume fait partie de cette Bibliothèque; son auteur est très honorablement connu dans le monde scientifique par sa *Rome souterraine,* par ses *Esclaves chrétiens,* par son *Histoire des persécutions,* etc. Nous suivrons cette œuvre autant que possible.

La méthode de M. Allard, dans ce volume, est très objective; il ne veut faire aucune apologie. «C'est aux faits seuls à parler, dit-il; s'il en sort des conclusions, c'est au lecteur à les tirer seul.» Cette dernière assertion me semble exagérée, en ce sens que, si le lecteur a le droit de tirer les conclusions qui dérivent des faits, l'historien a, lui aussi, le droit et même le devoir de faire le même travail, surtout lorsque les matières sont, comme dans le présent volume, très compliquées et en même temps très dispersées. M. Allard a été trop discret, en se dispensant des réflexions et de la synthèse qui doivent suivre logiquement une telle exposition.

Parmi les points nombreux qui sont touchés par l'auteur, on remarquera particulièrement le chapitre V, qui traite de la politique religieuse de Constantin et de ses fils, depuis l'édit de Milan (313) jusqu'à la réaction payenne sous Julien. Cet édit célèbre a été le début d'un ordre de choses nouveau, en ce sens que les mesures réparatrices prises par Constantin

envers les chrétiens n'ont plus été un simple expédient politique, mais l'application d'un principe; elles ont consacré la liberté de conscience solennellement reconnue, et elles ont fondé l'égalité devant la loi de tous les cultes entre lesquels se partageait le monde romain. « La déclaration de principe, dit M. Allard, se rencontre dans l'édit de Milan avec une force suffisante pour l'appuyer. Ses dispositions n'émanent pas d'un prince amoindri comme Gallien, ou mourant comme Galère, ou contesté comme Maxence, mais d'un souverain qu'une victoire, où les payens eux-mêmes reconnaissaient quelque chose de divin, a rendu le maître incontesté de l'Occident et mis en état de se faire entendre de tout l'Empire (p. 151). »

Constantin cependant, tout en se déclarant chrétien, est resté comme empereur le chef officiel, le *pontifex maximus* du culte payen. Etrange dualisme et singulière anomalie: un empereur qui se considère à la fois comme le pontife suprême du paganisme et comme l'évêque du dehors de l'Eglise chrétienne! M. Allard remarque que Constantin n'a pas commencé par vouloir de lui-même prendre le rôle d'évêque du dehors, et qu'il ne l'a pris que plus tard et en quelque sorte forcé par les circonstances. « Sans doute, dit-il, on éprouve quelque surprise à voir ce converti de la veille, qui n'est pas même catéchumène, convoquer des conciles, rendre des décisions dans des causes déjà jugées par eux; mais ses propos et ses actes montrent qu'il n'agit ainsi que de guerre lasse, forcé en quelque sorte par les donatistes, qui, après avoir demandé à être jugés par des évêques, rejetaient les décisions conciliaires et réclamaient des juges civils. Les mesures de rigueur prises enfin contre eux ne sont que la conséquence de leur obstination à repousser la juridiction ecclésiastique pour contraindre le pouvoir impérial à se prononcer; elles n'en forment pas moins la première brèche inconsciemment ouverte dans l'édit de Milan, qui permettait à chacun d'adorer Dieu à sa guise (p. 168). »

Après avoir mentionné la loi générale de 331, interdisant les sectes de toute dénomination, proscrivant leurs livres, bannissant leurs chefs, confisquant leurs églises et défendant leurs assemblées, M. Allard ajoute : « Comment, cependant, Constantin put-il concilier une telle législation avec la liberté des cultes promise solennellement à plusieurs reprises? Il n'en coûterait pas de reconnaître une contradiction ou un manque de parole

chez un prince capricieux et absolu, qui, dans les dernières années de son règne, ne souffrait plus guère de frein à sa volonté. Cependant l'explication, croyons-nous, est plus simple. Quand on examine de près les actes et les paroles de Constantin, on reconnaît que la liberté religieuse devait seulement appartenir, dans sa pensée, au paganisme d'une part, à l'Eglise catholique de l'autre. Pesés un à un, les termes des édits de 313 et de 323 laissent peu de doute à ce sujet. Ce que Constantin avait voulu établir, ce n'était pas la liberté religieuse telle que l'entendent les modernes, c'était une sorte de *modus vivendi* entre deux puissances longtemps en guerre, le paganisme pris dans son ensemble et l'Eglise catholique, à ses yeux seule forme légitime du christianisme. Les diverses dénominations hérétiques restaient en dehors des promesses, ne pouvaient invoquer la tolérance officielle et dépendaient du bon plaisir impérial. Constantin s'était interdit de fermer un temple, mais se croyait tout droit de confisquer ou de détruire, sans manquer à ses engagements, une chapelle de valentiniens, de marcionites, de cataphryges ou même de novatiens (p. 182-183). »

Bref, la situation politico-religieuse sous les autres empereurs est étudiée avec non moins de précision que sous Constantin. C'est dire que le volume de M. Allard a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses d'histoire ecclésiastique. E. M.

Questions religieuses, sociales et politiques, *par* M. Pobédonostzeff, *procureur du St.-Synode de Russie ; Paris, Baudry, 1897, 1 vol. in-8°, 285 p.*

Pascal a dit : « Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. » Ici, ce n'est pas seulement le style qui est naturel, c'est la pensée, c'est le sentiment, c'est l'âme entière, c'est tout l'homme. Peu de livres sont aussi personnels et aussi caractéristiques ; et il me semble qu'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que ce volume est M. Pobédonostzeff lui-même. C'est dire tout l'intérêt qui s'y attache, et la haute valeur de son contenu; car M. P. a médité sur la vie, les

choses, les hommes, les caractères, la société, les mensonges, les hypocrisies, les Etats. On peut dire que rien ne lui est inconnu. Par son exceptionnelle position, il voit les choses de haut, et par son caractère d'une franchise et d'une indépendance non moins exceptionnelles, il donne à ses pensées un tour très original et un trait absolument mordant. De la première à la dernière page, on se sent en face d'un penseur qui non seulement ne flatte personne, mais qui ne craint pas d'attaquer toutes les erreurs, toutes les duperies, toutes les hypocrisies, et nous savons tous si elles abondent. Ce livre est donc un réquisitoire à peu près général, écrit de main de maître, avec une plume d'autant plus terrible qu'elle veut n'être que vraie.

Comme philosophe, M. P. attaque surtout le matérialisme, le positivisme, le culte de la matière et de l'humanité. Comme moraliste, il démasque tous les charlatanismes dont la civilisation actuelle est remplie. Comme homme d'Etat, il dit leur fait à tous les partis politiques. Partout, sur sa route, à droite et à gauche, il sème des vérités qu'on n'est pas habitué à entendre et que les amis impartiaux de la vérité recueilleront avec joie et gratitude.

Dans cette *Revue,* toute consacrée à la théologie, nous ne pouvons pas, malheureusement, suivre le penseur sur tous ces vastes terrains. Mais ce qu'il dit de la religion et de l'Eglise ne peut que nous intéresser vivement.

Dans la question *religieuse*, M. P. me semble avoir quelque chose de Pascal, en ce sens que, sans attaquer la raison, il s'applique cependant à en démontrer l'insuffisance et à insister sur le cœur et le sentiment. « Le sentiment ne nous trompe pas toujours, dit-il; la vérité y est quelquefois contenue avec plus de justesse et de lucidité que dans le raisonnement (p. 251).» Il aime aussi les légendes, les traditions, les mystères. « Il n'y a que le sot, dit-il, pour avoir des pensées et des notions claires sur toutes choses; les idées les plus précieuses de l'esprit humain se trouvent au fond du tableau, près de l'horizon, dans un demi-jour... Si on nous privait de cet arrière-plan, il ne resterait en ce monde que les géomètres et les animaux intelligents (p. 194). » Toute cette page est charmante, et c'est se tirer d'affaire en homme d'esprit. C'est cette religion du peuple et des masses que M. P. préfère à celle des analystes subtils,

des critiques méticuleux, des gens à formules et à abstractions. A ces derniers il fait une guerre impitoyable. « Dans leur esprit, dit-il, toute thèse générale constitue une autorité indiscutable de la science, un moyen facile de trancher les questions les plus graves de la vie ; enfin une arme commode pour parer les arguments du bon sens et pour réfuter d'un seul coup tous les faits fournis par l'histoire et la pratique. C'est grâce à ces thèses générales que de nos jours l'esprit le plus médiocre et le plus superficiel, ou l'intrigant le plus vain et le plus banal arrive si aisément, à l'aide de phrases creuses, à passer pour un profond philosophe, pour un homme politique, pour un administrateur, et à remporter de faciles victoires sur le bon sens et l'expérience (p. 111). »

Homme de foi, M. P. défend non seulement la foi, mais encore les croyants et surtout le peuple, dont la foi simple et sentimentale lui plaît manifestement. Il ne craint pas de dire que la victoire, en fin de compte, appartiendra à ceux qui seront réellement unis en une foi profonde et vivante (p. 4), et que les Etats qui ne s'appuient pas sur des peuples croyants travaillent à leur propre défaite. Il a des pages superbes contre le laïcisme athée ou indifférent, qui croit pouvoir détruire la religion, et qui, en réalité, ne travaille que pour des religions fausses et des Eglises hostiles.

Une chose cependant m'étonne — et M. P. me permettra certainement d'en faire la remarque — c'est qu'avec sa foi chrétienne si sincère et si profonde, il semble ne pas croire à la possibilité de l'union des Eglises chrétiennes. Peut-être entend-il, au lieu de l'union, la *fusion* (et en effet c'est bien ce mot qu'il emploie à la p. 275) ; et alors je serais entièrement de son avis. De même que la *fusion* des races est impossible au point de vue social, de même la *fusion* des Eglises particulières au profit d'une seule, avec une seule liturgie, une seule discipline et des cérémonies absolument identiques, est de toute impossibilité. Mais ceux qui cherchent à rétablir l'ancienne union des Eglises d'Orient et d'Occident dans l'unité de la foi et dans la variété des choses humaines, ne songent nullement à une fusion. L'union suffit, cette union que le Christ, notre unique Sauveur à tous, a désirée, quand il a dit : « Qu'ils soient un ! », et que St.Paul a caractérisée, quand il a écrit aux Galates (III, 28) qu'il n'y a dans l'Eglise du Christ « ni

Juif ni Grec.» Dans cette union, autant l'unité de la foi est maintenue, autant la variété des sentiments légitimes est sauvegardée. Et cette conciliation ne nous paraît nullement difficile à réaliser, là où règne l'universalisme chrétien, cet universalisme de l'ancienne Eglise qui est l'orthodoxie même.

Dans le chapitre sur l'*Eglise,* l'auteur parle des anglicans, des temples protestants, des prédicateurs protestants, du culte catholique (romain), ainsi que de l'Eglise russe. Ses griefs, comme ses éloges, sont exprimés avec une franchise rare. Un adversaire loyal vaut mieux qu'un ami trompeur. M. P. est de ceux qui ont le cœur trop haut placé pour vouloir blesser, il ne veut certainement qu'être utile. D'ailleurs, son Eglise, qu'il aime si passionément, a été tellement attaquée de droite et de gauche que l'on comprend aisément la vivacité avec laquelle il la défend envers et contre tout. E. M.

N. B. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchent, malgré ma promesse, de rendre compte, dans la présente livraison, des ouvrages de M. Rébelliau sur *Bossuet historien du protestantisme,* de M. E. Maillet sur *La Création et la Providence devant la science moderne,* du P. Pierling sur *La Russie et le Saint-Siège,* de M. Piat sur *La Personne humaine.* Ces ouvrages méritent plus qu'une simple mention. Aussi les étudierai-je, dans la livraison d'avril, avec toute l'attention qui leur est due. E. M.

II. Deutsche Bibliographie.

Die höhere Kritik des Pentateuchs. *Von* WILLIAM HENRY GREEN, *Dr. theol. und jur., Professor der orientalischen und alttestamentlichen Litteratur am theologischen Seminar in Princeton, N. J. Aus dem Englischen übersetzt von Dr. phil. Otto Becher, Pfarrer. Gütersloh, C. Bertelsmann, 1897. IX u. 255 S. 8°. (Preis M. 4.—, geb. M. 4.80.)*

Das vorliegende Buch des schon durch sein früheres Werk über die Feste der Hebräer auch in Deutschland bekannten Verfassers ist eigentlich eine Einleitung in den Pentateuch, die auf alles eingeht, was in eine solche gehört; der grösste Teil des Umfanges ist jedoch der Auseinandersetzung mit den modernen kritischen Hypothesen gewidmet. Das Ganze umfasst 6 Kapitel: Kap. I (S. 1—22) handelt über „das Alte Testament

und seine Struktur", oder „über das Verhältnis des Pentateuchs zum Alten Testament als dem organischen Ganzen"; in Kap. II (S. 23—38) wird Plan und Inhalt des Pentateuchs dargelegt; Kap. III (S. 39—78) giebt eine gründliche Zusammenstellung der Zeugnisse für die mosaische Autorschaft des Pentateuchs und behandelt auch die vermeintlich dagegen sprechenden angeblichen Anachronismen und Widersprüche, auf welche sich schon die frühesten Gegner der Echtheit gestützt haben. Kap. IV (S. 79—190), „die Einheit des Pentateuchs", beleuchtet die verschiedenen einander ablösenden Hypothesen der ältern kritischen Schule von Astruc und Eichhorn bis Hupfeld in einer Darstellung und Kritik der einzelnen Hypothesen (S. 82—122) und sich daran schliessenden zusammenfassenden Untersuchung über die allen mehr oder weniger gemeinsamen Gründe für die litterarische Analyse (S. 122—190). Kap. V (S. 191—224), „die Echtheit der Gesetze", behandelt in gleicher Weise die jetzt moderne Graf-Reuss-Wellhausensche Hypothese. Ein abschliessendes VI. Kapitel (S. 225—255) handelt über „die Stellung des zerteilenden Kriticismus zur Glaubwürdigkeit des Pentateuchs und zur supernaturalistischen Religion". Mit eindringendem Scharfsinn und unerbittlicher Logik werden die verschiedenen Hypothesen in allen ihren Modifikationen in ihrer Haltlosigkeit und Grundlosigkeit dargethan, und wird auch die bedenkliche Stellung derjenigen Theologen beleuchtet, die zugleich die kritischen Hypothesen im weitesten Umfange annehmen und daneben sich doch zum offenbarungsgläubigen Standpunkt im alten Sinne bekennen wollen. Diejenigen, welche die verschiedenen Hypothesen ausgebildet haben, sind dabei bekanntlich von Voraussetzungen ausgegangen, die allen Offenbarungsglauben negieren, und haben mehr oder weniger offen auch in der Absicht gearbeitet, demselben seine Stützen zu entziehen. Wenn die Resultate der Arbeit richtig wären, so wäre diese Absicht auch im vollsten Masse erreicht. Denn wenn der Pentateuch auf die Weise zu stande gekommen wäre, wie die negativen Kritiker sich seine Entstehung zusammenphantasieren, so könnte kein Mensch mehr sagen, wie viel oder wie wenig Glaubwürdigkeit ihm überhaupt noch zukommt, oder es wäre das Sache lediglich des subjektiven Geschmacks, und derjenige hätte recht, der ihm mit Wellhausen überhaupt alle Glaubwürdigkeit abspräche. Auf dem Pentateuch ruht aber

das ganze übrige Alte Testament, und auf dem Alten das Neue. Wenn die Glaubwürdigkeit und der Offenbarungscharakter des Pentateuchs fällt, so fällt alles. Wer mit dem Namen Offenbarung etwa nur die Vorstellung der fortschreitenden Selbstentfaltung des religiösen Gemeingeistes im Volke Israel im rationalistischen oder pantheistischen Sinne verbindet, der könnte freilich auch so noch „Offenbarung“ in dem kritisch zugerichteten Pentateuch finden wollen. Wie sich aber mit der Annahme der Hypothesen die Beibehaltung des alten positiven Offenbarungsbegriffs und die Annahme des Pentateuchs als einer inspirierten Offenbarungsurkunde (wenn auch der Begriff der Inspiration so frei gefasst wird, als dies möglich ist, ohne ihn ganz aufzulösen) vereinigen lasse, darüber bleiben diejenigen Gelehrten, welche auf diesem Standpunkte stehen, jede befriedigende Antwort schuldig; mit der blossen *Behauptung*, das schliesse einander nicht aus, oder mit der blossen *subjektiven* Überzeugung davon ist aber für die Wissenschaft nichts gethan. Es ist aber auch nicht der mindeste stichhaltige Grund vorhanden, der einen positiven Theologen nötigen könnte, die kritische Hypothese in irgend einer Form anzunehmen. Die formellen litterarischen Gründe, die für die Berechtigung der Zerstückelung des Pentateuchs angeführt werden, beweisen an und für sich gar nichts gegen die Echtheit und Einheit desselben; der Verfasser des vorliegenden Buches weist auch sehr gut nach, wie sich die Kritiker, wenn man ihnen genauer auf die Finger sieht, zum Teil in einem Kreise bewegen, indem sie die Hypothese mit diesen Kriterien stützen, die Kriterien ihrerseits aber erst künstlich schaffen, so wie es die Rücksicht auf die zu begründende Hypothese verlangt. S. 162 f.: „Zuerst werden die Verschiedenheiten geschaffen und dann zu Beweisen benützt. Die Urkunden werden hergerichtet, damit sie mit gewissen behaupteten Kriterien übereinstimmen, und dann muss die Übereinstimmung der Urkunden mit diesen Kriterien wiederum als Beweis für das wirkliche Vorhandensein der Urkunden dienen. Alle Abschnitte, Sätze und Widersprüche, in denen gewisse Kriterien vorkommen, werden systematisch einer Urkunde zugeschrieben, alle Sentenzen und Aussprüche, die eine andere Art von charakteristischen Merkmalen haben, werden mit derselben Regelmässigkeit einer andern Urkunde zugeteilt, und wenn der Prozess fertig ist, sind alle Kriterien der einen Art

in dieser, und die der andern Art in jener Urkunde; einfach darum, weil der Kritiker die Merkmale und die Abschnitte so klassifiziert hat. So müssen dann die Urkunden selbstverständlich mit der Hypothese übereinstimmen, weil sie ja nach derselben konstruiert worden sind.“ Dass sich dies thatsächlich so verhält, das kann keinem entgehen, der die Arbeit der negativen Kritiker nachprüft und dabei nicht von vornherein im Sinne der Hypothese voreingenommen ist. Es ist gut, dass darauf wieder einmal entschieden hingewiesen wird. Die positive Exegese braucht sich der negativen Kritik gegenüber durchaus nicht nur mit schwächlicher Apologetik in der Defensive zu halten, sondern sie kann dieselbe mit historisch-kritischer Methode in ihrer ganzen Nichtigkeit aufdecken. Die Ausführungen Greens in diesem Buche werden nicht leicht widerlegt werden können. Es ist auch durchaus richtig, wenn er betont, dass man mit der von den Pentateuchkritikern beliebten Methode der Quellenscheidung bei jedem beliebigen Buche der Welt, dessen Einheit keinem Zweifel unterliegt, dasselbe Resultat erzielen könne; dies wird S. 169 ff. durch Beispiele belegt, die nicht absurder sind, als das, was die Kritiker mit dem Pentateuch gemacht haben. — Von Druckfehlern habe ich notiert: S. 97, Z. 10 v. u., l. Geddes. S. 168, Z. 12, l. Haupt*quelle* statt Hauptstelle. S. 202 und anderwärts sind zum Teil die neueren Auflagen der angeführten Werke übersehen. Gern vermissen würde man S. 224 die aus E. Böhl entnommene Anmerkung des Übersetzers, die in ihrer Richtung gegen die katholische Kirche weder zur Sache gehört, noch geschmackvoll ist. — Das Buch ist nach Form und Darstellung, die eine allgemein verständliche ist, ohne dass der wissenschaftliche Charakter preisgegeben wird, geeignet, nicht nur für Theologen, sondern auch für weitere gebildete Kreise zur gründlichen Aufklärung über die vielerörterten Fragen zu dienen, und es ist demselben eine möglichst weite Verbreitung zu wünschen. Zum Schluss möchte ich auch noch dem Wunsche Ausdruck geben, dass auch die speciellen Untersuchungen des gelehrten Verfassers über die Genesis, in seinem 1895 gleichzeitig mit diesem Buche englisch erschienenen Werk: The Unity of the Book of Genesis“, durch eine Übersetzung deutschen Lesern zugänglich gemacht werden möchten.

Prof. Dr. F. Lauchert.

Einleitung in die Litteratur des Alten Testaments. *Von* S. R. DRIVER, *D. D., Regius Professor des Hebräischen und Canonicus an Christ Church, Oxford. Nach der fünften vom Verfasser für die deutsche Bearbeitung durchgesehenen und vielfach erweiterten englischen Ausgabe übersetzt und mit ergänzenden Anmerkungen herausgegeben von Dr.* J. W. ROTHSTEIN, *Lic. u. ao. Professor der Theologie a. d. Univ. zu Halle. Berlin, Verlag von Reuther und Reichard, 1896. XXIII und 620 S. 8°. (Preis M. 10.—.)*

Der Verfasser dieses Werkes steht prinzipiell auf demjenigen Standpunkt, den Delitzsch in seinen späteren Jahren eingenommen hat und den jetzt in Deutschland z. B. Strack einnimmt; er bekennt sich bezüglich der historisch-kritischen Fragen über den Ursprung der alttestamentlichen Bücher zu den Ansichten der modernen Kritik, ohne aber darum auch in religiöser Hinsicht die Voraussetzungen oder Folgerungen der Urheber der verschiedenen kritischen Hypothesen teilen zu wollen. In letzterer Hinsicht will er vielmehr den Offenbarungsglauben und die demselben entsprechende Würdigung des Alten Testaments im vollen Sinne festhalten, indem er dabei der Meinung ist, die „Ergebnisse der kritischen Forschung" „berühren nicht die *Thatsache* der Offenbarung, sondern nur ihre *Form*"; „sie berühren weder die Autorität noch den Inspirationscharakter der Schriften des Alten Testaments" (S. V f.). Das ist gewiss die ehrliche subjektive Überzeugung des Verfassers; aber ebenso gewiss scheint es mir, dass seine gelegentlich bei Behandlung specieller Fragen, wo es not thut, dafür gemachten Bemühungen (vgl. z. B. S. 93 ff. über das Deuteronomium) keinen Menschen, der nicht von vornherein schon die gleichen Voraussetzungen teilt, von der Richtigkeit dieser subjektiven Überzeugungen überzeugen werden. Der Vertreter eines solchen Vermittlungsstandpunktes in der Kritik ist nach dem Stand der Fragen im Nachteil sowohl den Vertretern des konservativen Standpunktes als denen des rücksichtslosen kritischen Radikalismus gegenüber (vgl. Nöldeke, Die alttestamentliche Litteratur, 1868, S. VII f., wenn auch dessen Ausspruch von dem „schwächlichen Rationalismus, zu dem selbst unsere Orthodoxie mehr und mehr ihre Zuflucht nimmt", auf einen Mann wie Driver keineswegs Anwendung finden kann); daran wird auch diese gründlichste Arbeit, die von diesem Standpunkte vorliegt, wohl nichts ändern.

— Abgesehen von diesen prinzipiellen Fragen ist das Buch durch die Summe von mühevoller und sorgfältiger Arbeit, die es repräsentiert, jedenfalls eine in hohem Grade achtungswerte Leistung, die in mehrfacher Hinsicht als ein sehr nützliches Hülfsmittel für alttestamentliche Studien zu empfehlen ist. Einen von der besonderen kritischen Richtung unabhängigen Wert besitzt es einmal durch die sehr genauen Zergliederungen des Inhalts der einzelnen Bücher. Dieselben werden allerdings sofort in den Dienst der kritischen Quellenscheidung gestellt, und auch diese wird nicht nur in ihren allgemeinen Grundzügen vorgetragen, sondern bis ins einzelnste durchgeführt. Darin liegt aber eben ein anderer specieller Vorzug des Buches; es giebt kein zweites Buch, aus dem man sich so bequem und gründlich über die gangbaren Ansichten der Kritiker nicht nur über die Komposition der einzelnen biblischen Bücher im allgemeinen, sondern auch in Bezug auf jeden kleinsten Teil des Textes orientieren könnte. Dabei hat das Buch vor anderen Werken kritischer Richtung eben den grossen Vorzug der ernsten und gläubigen Haltung und damit einer würdigen Sprache auch in der Negation. Übrigens giebt der Verfasser z. B. beim Pentateuch nicht etwa eine historische Übersicht über die Geschichte und Entwickelung der Pentateuchkritik, sondern nimmt, unter Voraussetzung einer allgemeinen Bekanntschaft damit, auf die verschiedenen Ansichten der Väter und Vertreter der verschiedenen Hypothesen nur bei der Besprechung des einzelnen Rücksicht, während er in der allgemeinen Übersicht über die „Quellen des Hexateuchs“ hauptsächlich die von ihm selbst für richtig gehaltene Ansicht, mit Berücksichtigung abweichender kritischer Ansichten, vorträgt. Er legte überhaupt nach seiner Erklärung (S. III f.) weniger Gewicht darauf, „die Ansichten *einzelner* Kritiker mitzuteilen“ . . ., als vielmehr „diejenigen Ansichten zur Darstellung zu bringen, welche die allgemeine Zustimmung der Kritiker gefunden haben“ und von denen er auch selbst glaube, „dass sie auf klaren und entscheidenden Gründen beruhen“. Indessen, mit diesem gerühmten consensus criticorum ist es eine eigene Sache; eine Zusammenstellung dessen, worin die Kritiker wirklich einig sind, würde nahe zusammengehen. In Wirklichkeit zeigen auch die in diesem Werke gegebenen Zusammenstellungen nicht die Einigkeit der Kritiker, sondern die grösstmögliche Uneinig-

keit derselben in den wichtigsten und fundamentalsten Punkten. Der Verfasser selbst aber, und darauf läuft seine oben angeführte Erklärung hinaus, hat keine Freude an den extremen Sprüngen einer keine Grenzen mehr kennenden Hyperkritik, sondern will mit dem vorsichtigen und ruhigen Urteil, in dem auch der Übersetzer (S. IX) einen grossen Vorzug des Werkes sieht, sich den besonneneren und massvolleren Kritikern anschliessen. Darum werden aber, wie schon angedeutet, doch auch die abweichenden Ansichten anderer Kritiker in reichlichem Masse berücksichtigt. Ein weiterer Vorzug des Buches liegt in den sorgfältigen Zusammenstellungen über Sprache und Stil der einzelnen Bücher, besonders da, wo dieselben ohne sonstige Tendenz die Eigenart der einzelnen biblischen Schriftsteller charakterisieren wollen. Soweit aber auf solche Zusammenstellungen, wie sie hier u. a. über den Sprachgebrauch der angeblichen Quellenschriften des Pentateuchs gemacht werden, die Berechtigung der ganzen Quellenscheidung mit gestützt werden soll, so sind dagegen die in der vorausgehenden Anzeige (S. 3) nach Green angedeuteten Erwägungen ernstlich in Erinnerung zu bringen. Was dann nach rein objektiver Prüfung an stilistischen Unterschieden übrig bleibt, dürfte sich auch ohne Annahme verschiedener Verfasser erklären lassen, und auch ohne dass man nötig hätte, auf dem von Klostermann eingeschlagenen Wege durch weitgehende Bestreitung der Zuverlässigkeit der textlichen Überlieferung einer auf solche Kriterien gegründeten Quellenscheidung überhaupt allen Boden zu entziehen. — Zu bemerken ist noch, dass das Werk nur die specielle Einleitung in die protokanonischen Bücher behandelt. Die allgemeine Einleitung ist aus einem äusseren Grunde nicht mit behandelt; nur wird einleitungsweise „die Entstehung des Kanons bei den Juden“ besprochen (S. XIII bis XXIII).

Die Übersetzung hat einen Vorzug auch vor der neuesten Auflage des englischen Werkes (1894) nicht nur dadurch, dass der Verfasser selbst dasselbe für die Übersetzung von neuem revidiert hat, sondern auch durch die zahlreichen, zum Teil umfangreichen Anmerkungen des Übersetzers, die auf abweichende, vom Verfasser übergangene kritische Ansichten näher hinweisen und besonders auch über solche, die in Schriften neuesten Datums niedergelegt sind, die dem Verfasser

noch nicht bekannt sein konnten, eingehend referieren; dadurch hat das Werk an praktischer Brauchbarkeit nach dieser Seite noch gewonnen. — Ein umfassendes Register der Bibelstellen (S. 593—614) und ein Sachregister erleichtern die praktische Benutzung. Prof. Dr. F. LAUCHERT.

Urtext und Übersetzungen der Bibel *in übersichtlicher Darstellung. Sonderabdruck der Artikel Bibeltext und Bibelübersetzungen aus der dritten Auflage der Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche. Leipzig, J. C. Heinrichs'sche Buchhandlung, 1897. 240 S. gr. 8°. (Preis M. 3.—.)*

Die Gründlichkeit, mit welcher in den hier zusammengestellten Artikeln über die Überlieferung und Verbreitung des Bibeltextes im Urtext und in Übersetzungen orientiert wird, rechtfertigt den im Interesse weiterer Verbreitung unternommenen separaten Abdruck derselben. Das vorliegende Heft stellt dadurch, dass es eingehender, als dies auch in ausführlichen Lehrbüchern der biblischen Einleitung der Fall ist oder sein kann, über die einzelnen Gebiete dieses umfangreichen Gegenstandes handelt, besonders auch durch reichhaltige Litteraturangaben, und dass es auch nicht bloss auf die Angaben über die für die exegetische Wissenschaft wichtigen Texte sich beschränkt, sondern ebenso auf dasjenige eingeht, was weniger für das wissenschaftliche Bibelstudium, als für die specielle Kirchen- und Kulturgeschichte von Interesse ist, eine für jeden Theologen sehr nützliche Ergänzung zu jedem Lehrbuche der alt- oder neutestamentlichen Einleitung dar. Die einzelnen Teile sind von verschiedenen, für die speciellen Gebiete besonders kompetenten Fachmännern bearbeitet; der Artikel über die Geschichte des alttestamentlichen Bibeltextes (S. 1—15) nach dem früheren Artikel Dillmanns von *F. Buhl;* der über den Bibeltext des Neuen Testaments (S. 15—61) nach Tischendorf von *O. von Gebhardt;* dieser besonders eingehende Artikel enthält S. 26—41 ein genaues Verzeichnis der sämtlichen Uncialhandschriften und der wichtigsten Minuskelhandschriften des griechischen Neuen Testaments, mit genauer Beschreibung der wichtigsten Handschriften und mit speciellen Angaben über die Geschichte ihrer wissenschaftlichen Benutzung und der dar-

auf bezüglichen Litteratur; ebenso ausführlich ist S. 41—61 die Geschichte des gedruckten griechischen Textes des Neuen Testamentes behandelt. Von den Artikeln über Bibelübersetzungen sind die meisten und für die exegetische Wissenschaft wichtigsten von *Eberhard Nestle* verfasst (zum Teil auf der Grundlage der älteren Artikel von O. F. Fritzsche): nämlich die Artikel über griechische (S. 62—84), lateinische (S. 84—118), deutsche (S. 119—144), ägyptische (S. 144—147), arabische (S. 150—155), armenische (S. 155—157), georgische (S. 161 f.), jüdisch-aramäische (Targumim, nach dem früheren Artikel von Volck, S. 163—170), niederländische (S. 179—184), persische (S. 184 f.), samaritanische (S. 205 f.) und syrische Übersetzungen (S. 227—238). Alle Artikel dieses sorgfältigen Gelehrten zeichnen sich besonders auch durch genaue Litteraturangaben aus; in höchst gründlicher Weise wird das Material über die alten griechischen, lateinischen und orientalischen Übersetzungen vorgelegt. Wenn in N.'s Artikel über deutsche Bibelübersetzungen und in denen anderer Mitarbeiter über neuere Übersetzungen in andere Sprachen der protestantische Standpunkt auch zuweilen etwas einseitig hervortritt, so wird doch auch über die katholischen Übersetzungen aus neuerer Zeit aus den verschiedenen Sprachgebieten bald genauer, bald mehr summarisch referiert, gerade über die deutschen allerdings etwas zu knapp und unvollständig. Von den übrigen Arbeiten ist von besonderem Interesse der von *Ed. Reuss* in der Hauptsache herrührende, von *S. Berger* ergänzte Artikel über romanische Bibelübersetzungen (S. 185—205), darin besonders die Geschichte der französischen Bibelübersetzungen, für welche Reuss in seiner grossen, nach seinem Tode der Strassburger Bibliothek einverleibten Bibelsammlung ein selten in gleicher Reichhaltigkeit vereinigtes Material zur Verfügung hatte. Die äthiopischen Übersetzungen (S. 147—150) sind behandelt von *F. Prätorius*, die slavischen (S. 211—227), litauischen und lettischen (S. 173 bis 175) von *Leskien*, die englischen (S. 157—160) von *C. R. Gregory*, die finnischen und lappischen (S. 160 f.) und skandinavischen (S. 206—211) von *J. Belsheim*, die hebräischen Übersetzungen des Neuen Testamentes (S. 162 f.) von *G. Dalman*, die keltischen (S. 171—173) von *H. Zimmer*, die magyarischen (S. 175—178) von *F. Balogh*, die neugriechischen (S. 178 f.) von *Ph. Meyer*. Eine kurze Zusammenstellung statistischer Angaben

über „die Bibelübersetzungen im Dienste der Mission“ von Nestle macht den Schluss. F. L.

Die neueren Bemühungen um Wiedervereinigung der christlichen Kirchen. *Von D.* G. KRÜGER, *Professor der Theologie in Giessen. (Hefte zur „Christlichen Welt“ Nr. 28.) Leipzig, Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). 1897. 38 S. 8°. (Preis 60 Pfg.)*

Nach einer einleitenden Bemerkung, die von Döllingers Vorträgen über die Wiedervereinigung (1872) ihren Ausgang nimmt, behandelt der Verfasser seinen Gegenstand in vier Abschnitten: 1. Die Stellung der morgenländischen Kirche (S. 5—8); 2. Die abendländischen katholischen Kirchen (S. 9 bis 14); 3. Altkatholizismus und Protestantismus (S. 15—20); 4. Zur prinzipiellen Beurteilung (S. 21—28); S. 29—38 sind Anmerkungen und litterarische Belege zum Text gegeben. Besonders auf Grund des in den 5 Jahrgängen der Revue internationale de Théologie, deren Studium der Verfasser allen, die sich für die Frage der Union interessieren, dringend empfiehlt, niedergelegten Materials wird über den gegenwärtigen Stand der Sache allseitig orientiert. Der Umstand, dass der Verfasser infolge seines theologischen Standpunktes kein näheres persönliches Interesse an der ganzen Sache nimmt, sondern dieselbe nur als Historiker betrachtet, lässt ihn vielleicht um so objektiver über die wirkliche Lage der Dinge, vom rein praktischen Standpunkt betrachtet, berichten, allerdings auch die Aussicht auf Erfolg wohl zu skeptisch beurteilen. Was den Stand der Verhandlungen der Altkatholiken mit den Orientalen betrifft, so ist es jedoch nicht richtig, dass die ersteren bezüglich der Filioque-Frage als dogmatisch bindend den Satz anerkannt haben, dass der heilige Geist vom Vater *allein* ausgehe (S. 10); der Standpunkt der Altkatholiken ist allerdings der, dass sie als *Dogma* nur die Lehre des unveränderten Symbolums betrachten; dieses besagt aber nur: *τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐκπορευόμενον*. Sie sehen also darin, wenn die modernen Orientalen den Ausdruck: „vom Vater *allein*“ als dogmatisch bindend bezeichnen (Confessio orthodoxa, P. I, quæst. 71: *ἐκπορεύεται ἐκ μόνου τοῦ Πατρός*), ebenso einen unberechtigten Zusatz zum Symbolum, der im Sinne

der dort herrschenden theologischen Spekulation etwas zum Dogma hinzufügt, wie die Orientalen ihrerseits das Filioque in diesem Lichte betrachten. Gerade weil die Altkatholiken für die theologische Spekulation, ohne dieser deshalb dogmatisch bindende Bedeutung beizulegen, auf die „so tief im Bewusstsein der altkirchlichen Theologie gegründete Anschauung“ nicht verzichten können, dürfen sie auch keine Formulierung des Dogmas acceptieren, die die Tendenz hat, diese Anschauung absolut auszuschliessen. — Was die Beurteilung des Altkatholizismus überhaupt betrifft, so nehme ich gerne davon Notiz, dass Krüger, besonders mit Bezugnahme auf die Artikel von Professor *Langen* in unserer Zeitschrift, diesen nicht etwa, wie dies manche andere Protestanten (vielleicht auch einzelne Altkatholiken) thun, als eine unklare Übergangsform zum Protestantismus betrachtet, sondern dessen prinzipiell katholischen Charakter anerkennt, wenigstens nach dem, „wie diejenigen denken, die die Kerngruppe der Gemeinschaft ausmachen“, unter denen doch Prof. Langen unbestritten zu den vornehmsten Führern zähle. „Übrigens braucht man nur die Schriften des jetzigen altkatholischen Bischofs, Professors *Weber*, zu lesen, um den vollen Eindruck zu bekommen, dass man es hier mit einem echten Katholiken nach Weltanschauung und Lebensauffassung zu thun hat“ (S. 18). — Im übrigen giebt sich freilich in der Beurteilung der katholischen Prinzipien und katholischen Dinge im Gegensatz zum Protestantismus vielfach der theologische Standpunkt des Verfassers zu erkennen, wie sich das ja wohl von selbst versteht. Von diesem Standpunkt des freien Protestantismus moderner Richtung, der ihm als der „höhere“ erscheint (S. 28), betrachtet er eine solche Wiedervereinigung der Christenheit, bei der auch die Protestanten in Betracht kämen, nicht einmal als wünschenswert. — Einen Nachtrag zu S. 22 der Broschüre, betreffend das„ angebliche Wort des Grafen Moltke“, gab Professor Krüger in der „Christlichen Welt“ 1897, Nr. 44 vom 4. November, Sp. 1051.

F. L.

Catenen. *Mitteilungen über ihre Geschichte und handschriftliche Überlieferung von Lic.* HANS LIETZMANN. *Mit einem Beitrag von Professor Dr. Hermann Usener. Freiburg i. B., Leipzig und Tübingen, Verlag von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). 1897. VII und 85 S. 8°. (Preis M. 4. —.)*

Wird im nächsten Heft besprochen werden.

Kurzer Hand-Kommentar zum Alten Testament, *in Verbindung mit I. Benzinger, A. Bertholet, K. Budde, B. Duhm, H. Holzinger, G. Wildeboer herausgegeben von* K. MARTI, *Prof. in Bern (Verlag von J. C. B. Mohr, Freiburg i. B.).*

Von den zwanzig Lieferungen sind bereits vier erschienen: Die Sprüche von Wildeboer, Hiob von Duhm, Richter von Budde und Hesekiel von Bertholet. Dieselben zeigen deutlich den Charakter dieses Kommentars, der für die Subskribenten höchstens auf 60 Mark zu stehen kommt. Es ist demselben in allererster Linie um eine religionsgeschichtliche Erklärung des Alten Testaments zu thun; die grammatische und archäologische Erklärung soll darunter nicht leiden, aber worauf es doch im Alten Testament ankommt, das ist die Kenntnis seiner Religion. Die Mitarbeiter sind durch keine Tradition und Dogmatik geblendet und fürchten sich nicht vor der Wahrheit und ihren Konsequenzen. Im Gegenteil gehen sie mit völliger Unvoreingenommenheit zu Werk, und es liegt ihnen nichts anderes am Herzen, als die Urkunden des Alten Testaments selber zu ihrem Worte kommen zu lassen und so klar wie möglich darzulegen, was sich aus ihnen ergiebt. Sie haben daher kein apologetisches Interesse, weil sie der Überzeugung sind, dass die reine Geschichte die beste Apologie für das Alte Testament und die Religion überhaupt ist. Man erhält somit in dem Kommentar ein Bild von demjenigen Stande der alttestamentlichen Wissenschaft, den die Bibelforschung am Ende des 19. Jahrhunderts erreicht hat, und es ist zu hoffen, dass auch in derjenigen katholischen Kirche, die sich aus Liebe zur Wahrheit von der römischen Tradition frei gemacht hat, dem Kommentar alle Beachtung geschenkt wird.

Obschon im einzelnen natürlich die Mitarbeiter nicht völlig übereinstimmen, kann doch für diejenigen, welche sich gerne von vornherein ein Bild über den Gang der Geschichte der alttestamentlichen Religion machen wollen, auf des Herausgebers *Geschichte der israelitischen Religion* (3. Aufl. 1897, Fr. Ball, Strassburg, M. 4.—) hingewiesen werden. Dieses Buch ist hervorgegangen aus Kaysers Alttestamentlicher Theologie, welche von Prof. K. Marti im Jahre 1894 in völlig umgearbeiteter zweiter Auflage erschien und jetzt auch in der dritten Auflage den neuen Titel: Geschichte der israelitischen Religion trägt. Gegenüber der zweiten Auflage ist in der dritten auf genauere Präcision und Bestimmtheit der Ausdrücke geachtet, um so jedem Missverständnis soviel wie möglich entgegenzutreten. Der erste Abschnitt giebt eine kurze Übersicht über das altsemitische Heidentum, auf dessen Boden die israelitische Religion entstand; dann werden in den folgenden Abschnitten die Stufen der Entwicklung dieser Religion nachgewiesen und bis auf den Beginn des Christentums fortgeführt. Es ist aus dieser Geschichte zu ersehen, wie das Christentum die Erfüllung der prophetischen Postulate bringt und wie Jesus mit wunderbar feinem Gefühl über die verknöcherten Formen des gesetzlichen Judentums auf die lebendige Religion der Propheten zurückgreift. Die Kritik hat die zweite Auflage mit fast ungeteiltem Beifall aufgenommen, und zwar als ein neues Werk; darum sah sich der Bearbeiter berechtigt, das Buch nun in der dritten Auflage unter seinem Namen ausgehen zu lassen.

Wem übrigens diese Geschichte der israelitischen Religion von K. Marti noch zu umfangreich erscheint, der kann sich einen raschen Überblick über die wichtigsten in Frage kommenden Positionen verschaffen aus dem Vortrag Martis: „*Der Einfluss der Ergebnisse der neuesten alttestamentlichen Forschungen auf Religionsgeschichte und Glaubenslehre*“ (1894, Braunschweig, Schwetschke & Sohn), dessen erster Teil eine kurze Skizze der israelitischen Religionsgeschichte enthält. Es versteht sich aber von selbst, dass die genaue Begründung in dem engen Rahmen des Vortrags nicht gegeben werden konnte und dass ein selbständiges Urteil erst die Einsichtnahme des grösseren Werkes und vor allem ein Studium des Kurzen Hand-Kommentars zum Alten Testament gewährt; wer sich dieser fruchtbringenden Mühe nicht entzieht, wird sich überzeugen, dass es

sich bei der neuen Auffassung der alttestamentlichen Religion nicht, wie bei der von Tradition und Dogmatik beeinflussten Konstruktion, um einen Bau in die Luft, sondern um ein auf solidem Fundament errichtetes herrliches Gebäude handelt.

X.

BLOESCH, **Geschichte der Schweizerisch-reformierten Kirchen.** *Bern, Schmid & Francke, 1897. Lieferung 1.*

Die Geschichte der Kirchenreformation, der religiösen Aufregungen und konfessionellen Kämpfe im Anfang des XVI. Jahrhunderts, ist schon unendlich oft zum Gegenstande eingehender Untersuchungen und ausführlicher Darstellungen gemacht worden, und auch speciell für den Anteil, welchen die Schweiz an diesen Ereignissen gehabt hat, fehlt es keineswegs an brauchbaren Werken. Anders verhält es sich dagegen mit den folgenden Zeiten: für die Jahrhunderte, von der Gründung eigener evangelischer Kirchen hinweg bis zur Neuzeit, giebt es zwar zahllose Vorarbeiten, kleinere und grössere Beiträge, aber kein einziges zusammenfassendes Werk. Und doch haben die aus der Reformations-Krisis hervorgegangen kantonalen Staatskirchen der Schweiz nicht nur ihr eigenes, oft recht bemerkenswertes Sonderleben, sondern auch so viel übereinstimmenden Charakter und so viel gegenseitige Wechselwirkung, dass ihre Geschichte eine im grossen und ganzen gemeinsame ist.

Diese darzustellen, ist die Aufgabe, welche der Verfasser des vorstehend genannten Werkes unternommen hat. Es handelt sich somit nicht sowohl um wesentlich neue Forschungen, als vielmehr um die übersichtliche Zusammenstellung des bereits bekannten, aber äusserst zerstreuten und eben deshalb doch vielfach verborgenen Materials. Auf die Benützung von ungedruckten Quellen hat der Verfasser sogar, wie er im Vorworte ausdrücklich erklärt, nicht ohne Selbstüberwindung verzichtet, auch da, wo ihm solche zu Gebote standen, um nicht die richtige Proportion der einzelnen Teile zu stören; dagegen wurden neben den vielen Monographien mit besonderer Sorgfalt die kirchenhistorischen Notizen benützt, welche in dem grossen nationalen Sammelwerke der „Eidgenössischen Abschiede“ enthalten sind.

Die Arbeit beginnt mit der Schlacht bei Kappel im Oktober 1531, als dem Abschluss der eigentlichen Reformations-Epoche, und soll fortgesetzt werden bis zum Jahr 1870. Obwohl die Darstellung unmittelbar nur die Schweizerisch-reformierten Kirchen berücksichtigt, ist doch der Standpunkt kein ausschliesslich konfessioneller, sondern eher ein religiös-kulturhistorischer, der namentlich auch den kleinern, von den Staatskirchen ausgeschlossenen, in den Zeiten des Glaubenszwanges verfolgten kirchlichen Gemeinschaften gebührende Aufmerksamkeit und Verständnis zuwendet. Wenn die folgenden Lieferungen halten, was der Prospekt und das Inhaltsverzeichnis verspricht, so wird ein nach verschiedenen Seiten recht brauchbares Buch daraus werden. ***

III. English Bibliography.

History of the Church of England. *By the Rev.* H. O. WAKEMAN, *Fellow of All Souls College, and Tutor of Keble College, Oxford. London, Rivington, Percival & Co., 1896.*

At last the Church of England is in possession of a readable, compendious, and trustworthy History of her career. Mr. Wakeman has performed his task with the same brightness, clearness, and literary skill which distinguished Mr. Green's now celebrated History of the English people. His book is not, like most former histories of the English Church, a dry record of facts, rendered yet more unattractive by an utter neglect of chronological and literary form and order. The narrative flows on in an unbroken stream, and the characters of the men, their motives and their actions, are presented to us always in a spirited, sometimes a dramatic way. Occasionally Mr. Wakeman falls into some of Mr. Green's most conspicuous faults. He sometimes overstates his case, sometimes gives a colouring to the facts which they will hardly bear, and once or twice falls into Mr. Green's worst fault, that of using sounding phrases to which it is difficult to attach a meaning. But these are faults more or less common to all historians who strive to be picturesque as well as faithful. And Mr. Wakeman falls into them far less frequently than his eloquent predecessor on the secular side of our history. I may add that he has neglected to

point out, on the question of the Monasteries, that there are few, if any countries in Europe in which they have not been suppressed, in some countries more than once. He has fallen into the mistake common to all our historians—a mistake to which I have called attention in my paper on Henry VIII. in this number—that of confounding spiritual *jurisdiction* with spiritual *authority* (though he seems in pp. 320-321 to have a glimmering of the truth). He has hardly done justice to what he calls the "Receptionist" theory of Holy Communion, and seems himself to have fallen into materialistic notions about the Presence in the Eucharist. And he has neglected to use the information with which modern research has supplied us, concerning the continual and fierce squabbles between the Jesuit Seminarists in England and the native-born English priests of the Roman communion, which contributed so much to Elizabeth's final success, just as similar squabbles down to the time of Cardinal Manning have weakened Rome's hands in her persevering efforts after the conversion of England. But he is the first historian of the English Church who has written with impartiality and a full grasp of the facts. Thus he puts the Divorce question in its proper light, though he says nothing of the irritating so-called "spiritual" jurisdiction which often made Englishmen's lives a burden to them, and which contributed more, it may be affirmed, than patriotism or any other single cause, to the success of Henry in his duel with the Pope. He gives the only fair and rational view of Cranmer's character and conduct, in opposition to the abuse with which he has of late been bespattered—abuse as one-sided and unfair as the indiscriminate eulogy by which Cranmer has frequently been rendered ridiculous. He describes the ecclesiastical revolution of the time of Henry VIII. and the religious reform in the reign of his successor, with an accuracy which leaves nothing to be desired. His description of the Elizabethan settlement is equally masterly and correct, save, perhaps, that he skates somewhat too lightly over the powers exercised by the Crown through the Court of High Commission. His appendices on the Papal Supremacy, the Dissolution of the Religious Houses, the Eucharistic Controversy, the Royal Supremacy, and English Orders prove that though he has not overloaded his pages with them, he possesses that wide acquaintance with the details

without which no history, not even the briefest, should be written. Perhaps we may be inclined to complain that some interesting episodes in the seventeenth and eighteenth centuries are passed over too slightly. But however this may be, there can be no doubt that this history, brief as it is, is the very best history of our Church which has yet appeared. It is absolutely indispensable to the foreigner who would understand either the past or the present of the Anglican Church, and it will enable him to disembarrass himself of the extraordinary delusions which have passed current as facts among the majority of Continental theologians for the last three hundred years.

J. J. Lias.

The Christian Ecclesia, *by* Fenton John Anthony Hort, *D. D., Lady Margaret's Reader in Divinity in the University of Cambridge. London 1897.* — **Village Sermons,** *by the same. 8°. London 1897.* — **Life and Letters of Fenton John Anthony Hort,** *D. D., D. C. L., L L. D., by his son* Fenton Arthur Hort, *late Fellow of Trinity College, Cambridge. 2 vols. 8°. London 1896.*

I have before me two more volumes of the remains of the late Professor Hort and the volumes in which his son has given to the world the picture of the Professor's life and character. I may say at once that the Life is on the whole very well done. It might indeed with advantage have been considerably shorter. There are many letters included in it that can only be considered as of very little general interest and which will of necessity be skipped by the ordinary reader. I refer in particular to the letters of Dr Hort's schoolboy days, and in later years to those he wrote during the many holydays in the Alps and elsewhere, that weak health and a constitution, to a great extent shattered by over work in early days, unhappily necessitated. These are no doubt of great interest to the family, but they are simply wearisome to the outside world.

Like that of most great scholars Hort's life was very uneventful. Born in 1828, at the age of thirteen he went to Rugby where Dr Arnold was still Head Master though, as he died the next year, Hort can have seen but little of him. After five years at Rugby he passed to Trinity College Cambridge, where

after graduating in 1850, he became a Fellow in 1852, and remained in residence till 1857. These early years in Cambridge were years of very varied activity. Mathematics, Classics, Theology, Church History, Natural Science, Mental and Moral Philosophy—the last being perhaps the chief object of study—all engaged the attention of the industrious and earnest student. But Hort's interests extended far beyond the world of letters to the world of men. He took an active part in carrying on many College and University Societies founded for various objects and he was strongly drawn into the movement after social reform which, under the name of Christian Socialism, played such a prominent part in the stirring years from 1848 to 1853. The leader in that movement was of course Maurice and under the influence of Maurice Hort very strongly came. He was attracted not only by the beauty of the moral side of Maurice's teaching, but he entered into the heart of his theology as well and grasped, what admirers of Maurice very commonly forget, the strong ecclesiastical position which he adopted—a side of his teaching which, as Hort clearly saw, formed a gulf between him and the so-called broad Church party and, however little he himself might recognise it, brought Maurice largely into line with the leaders of the Oxford Movement. Thus in 1867 after reading the proofs of the celebrated Essay on the Christian Ministry which appeared soon after in Lightfoot's edition of the Philipians, Hort wrote to the author "I wish we were more agreed on the doctrinal part; but you know I am a staunch sacerdotalist, and there is not much profit in arguing about first principles." And again when the troubles arose in King's College London and Maurice was dismissed from his professorship on account of what were supposed to be errors in his teaching as to the life after death, Hort saw that his position in fact differed comparatively little from that of D^{r} Pusey and others, that Maurice would be supported by many High Churchmen and that he was simply inconsistent in refusing to use the word "purgatory" while he taught the true idea of it apart from medieval corruptions.

In 1857 Hort was presented by the Master and Fellows of Trinity to the Vicarage of S. Hippolyt's, a country parish about 20 miles from Cambridge. He had been ordained Deacon in 1854 and Priest in 1856. From the time of his boyhood he had

looked forward to the clerical life as the one that God intended for him, and while he held that a priest had much work to do in the world besides the direct cure of souls, still he felt the greatness of that work and when the opportunity came he threw himself into it with zeal. In the same year he married a Miss Holland and at S. Hippolyt's he remained till his return to Cambridge in 1872. The records of these years contains many letters of great interest in various ways, but on the whole it is very sad. In the first place he suffered much from ill health which necessitated long absences from his parish and besides this he was really very largely devoid of the gifts needful for a successful Parish Priest. He was extremely shy and retiring and the painful faculty of seeing all the difficulties in the way at every moment took of necessity from his teaching that definiteness which is necessary in every effort to influence the ignorant. A priest who would influence the mass of mankind must be dogmatic and that Hort could never be except on some subject like Textual Criticism to which he had devoted the study of a lifetime. The volume of Village Sermons which has been published and which consists of a selection of 24 preached during these years well illustrates these remarks. Half the volume is filled with a consecutive course of twelve sermons preached on various groups of the books of the Bible. In these Hort is in his element. There is much in them of interest and in many ways indeed they are models that others might do well at times to follow. The other 12 are on a much lower level. They are clear, simple, earnest, but there is nothing at all calculated to stir the hearts of the hearers and waken them to a new life. Intense pains was taken with their composition and it was the direction in which the characteristic difficulty of giving expression to his ideas in words shewed itself most forcibly. "The subject of a sermon was generally chosen early in the week. It was thought over perpetually, and towards the end of the week he began to write; but he had hardly ever finished before the early hours of Sunday morning, and he would often sit hour after hour, pen in hand, but apparently dumb, till the words came at last, sometimes in a rush" (Life I, p. 360).

These years are sad in another way. They were times of great schemes undertaken and never finished. The same failing had shown itself in Cambridge. Essays for various University

Prizes were begun or materials were collected for them and then the time for sending the Essays in came before anything was complete and so the work was abandoned. The most noted of these schemes was the proposed commentary on the New Testament to be written by the three friends, Westcott, Lightfoot and Hort. According to the proposal Westcott was to undertake the Gospel and Epistles of S. John and the Apocalypse, Lightfoot the Epistles of S. Paul and Hebrews and Hort the Synoptic Gospels, the Acts and the Epistles of Peter, James and Jude. We know how nobly Westcott and Lightfoot worked at their share. The Commentaries which they produced on the Gospel and Epistles of S. John and the Epistles to the Hebrews, Galatians, Philipians and Colossians are amongst the great books of the century. Hort set to work indeed on his. He collected much material for the volume on S. James and S. Peter, but nothing was ever finished and now we are looking forward to the issue of a posthumous fragment under the editorship of D^{r} Chase as all that the world will ever see. Another less known scheme was a work on Simon de Montfort. For this too much material was collected, but the issue came to nothing more than help afforded to others who have written on the England of the 13th century. The one subject that was worked at consistently was the Text of the New Testament. This was begun in connection with D^{r} Westcott in 1853. At the outset Hort hoped to publish the result in two or three years. As a fact the revised text appeared a few days before the Revised Version in 1881.

In 1871 Hort became one of the company of scholars appointed to revise the English Translation of the New Testament and there is little doubt that many of the excellencies and some of the defects in that work are due to the great learning and assiduous labour that he brought to bear on the subject. The year after he was elected to a Fellowship and Theological Lectureship at Emmanuel College. He left S. Hippolyt's with a strong feeling of relief and returned to the much more congenial air of Cambridge.

The narrative of the remaining years of his life calls for little comment. In 1878 on the removal of D^{r} Perowne to the Deanery of Peterborough he was elected Hulsean Professor and nine years later succeeded D^{r} Swainson as Lady Margaret's

Reader in Divinity. In that Office he remained till his death in 1892. All these years were years of incessant work. Some of the courses of Lectures which he delivered have since his death appeared in print. In previous numbers of the Revue I have noticed some of these. By far the most interesting is however the one last issued—the Lectures on the Christian Ecclesia. These are fuller and seem to be more complete than their predecessors. In them the Professor traces with the greatest care the use of the word "Ecclesia" in the New Testament and the ideas that were connected with it in the minds of the various writers. The figment of an "Invisible Church", made so much of by many modern sects, of course receives no countenance from the Professor and it seems scarcely too much to hope that this book will largely if not entirely destroy any remaining vitality that the idea may still have amongst us. Besides this it is clearly shown that the idea of an "Ecclesia" involves organisation complete up to a certain point and the treatment of the development of the idea in the mind of S. Paul as shown in his later Epistles is worked out in a most interesting way. Hort pronounces no uncertain judgment on the authenticity of the Pastoral Epistles.

The correspondence of the Cambridge years is naturally much less interesting than that which goes before. He was in daily contact with his principle friends and therefore the need to write was very much less. To the end too he suffered from the inherent difficulty of expressing himself. He saw clearly enough the dangers that lay in the way of English Society and especially in the way of the Church. He saw how often counsels were darkened by the multitude of irresponsible teachers uttering crude ideas which rested on no basis of truth. He saw the great need there was that the wise and learned should utter their voice and make themselves heard. Perhaps he even exaggerated these things, but to the end he remained silent and much that he had to say, much that he might have said to the benefit of the Church, has perished with him.

There is much more that these volumes would naturally suggest, but I fear that I have run on at too great length already and here I must leave them in the hope that those who wish to know more of one of the greatest scholars of the age will procure them and read them for themselves.

A. J. C. Allen.

The Eversley Bible, *edited by* J. W. MACKAIL, *M. A. In eight vols. Vols. 1—3. 8°. London 1897.*

In this work Mssrs. Macmillan & Co. have undertaken to issue an edition of the Authorised Version of the Bible which differs in many ways from any that has gone before it. It is excellently printed, on good paper and in good type. The volumes are of a convenient size for reading. The system of printing the text cut up into verses has been abandoned and instead it has been arranged in paragraphs. The practice of the Translators of printing in Italics all words that are not the direct representative of any thing in the original but are introduced of necessity to complete the sense, has been given up and there are no notes or marginal references. It is altogether an edition for those who look on the Bible as a monument of literature rather than a treasury of religious teaching and it will be by such that it will be chiefly valued. That a leading publisher, accustomed to guage the taste of the public, should think well to issue such a book is surely one of the signs of the times. It is an indication first of the deep seated affection for the English Bible which pervades all classes amongst us even when the profession of Christianity sits very lightly on them and also, of what can only be a matter of sadness, of the increasing tendency in the educated classes to look on the Bible simply as a monument of literature and not to attach any higher value to it. A. J. C. ALLEN.

IV. Russische Bibliographie.

A. P. LOPUCHIN. **Die göttliche Vorsehung in der Geschichte der Menschheit.** *Versuch einer geschichtsphilosophischen Begründung der Anschauungen des hl. Augustinus und Bossuets. Vorlesung, gehalten bei dem feierlichen Akte der St. Petersburger Geistlichen Akademie am 24. Februar 1892. 2. Ausgabe. St. Petersburg, A. P. Lopuchin, 1898. 124 S. 8°. (Russisch.)*

Die vorliegende schöne Schrift des bekannten russischen Gelehrten liefert einen wertvollen Beitrag zur Begründung der Geschichtsauffassung des positiven Christentums und zur christ-

lichen Apologetik. Die Einleitung (S. 5—20) weist auf die Wichtigkeit und das allgemeine Interesse des Problemes überhaupt hin, auf die Rolle, welche die Geschichtsphilosophie im Zusammenhang der Weltanschauungen der modernen Philosophen spielt, die mit ihrem Pantheismus die Rätsel der Geschichte nicht lösen können, und dagegen auf der andern Seite auf das, was von seiten christlicher Denker zur Begründung der Prinzipien einer wahren christlichen Geschichtsphilosophie geschehen ist. Hier ragt vor allem das hervor, was die beiden im Titel genannten grossen Theologen mit genialem Scharfsinn geleistet haben, der hl. Augustinus in seinem grossen Werk de Civitate Dei, Bossuet in seinem Discours sur l'histoire universelle. Auf der Grundlage ihrer Ideen und in ihrem Geiste will der Verfasser die Prinzipien der christlichen Geschichtsphilosophie weiter begründen. Kapitel 1 über „Die historischen Grundlagen" (S. 21—38) legt dar, wie keine andere philosophische Theorie den Verlauf des weltgeschichtlichen Prozesses so zu erklären vermag, wie die Annahme der in der Geschichte waltenden göttlichen Vorsehung, wenn durch deren Erkenntnis uns auch noch nicht alle Rätsel gelöst werden. Kapitel 2 (S. 39—54) behandelt „Die Idee der Vorsehung in ihrer historischen Entwickelung" und stellt der antiken Geschichtsauffassung (Anaxagoras, Aeschylus, Herodot; Idee von der Nemesis, vom Neid der Götter) die christliche Auffassung von der Leitung der Menschengeschicke und der Menschheitsgeschichte im grossen durch die waltende Vorsehung des persönlichen allmächtigen Gottes gegenüber. Kapitel 3 (S. 55—73) handelt über „Freiheit und Notwendigkeit in der Geschichte"; Kapitel 4 (S. 74—104) über den „Plan des weltgeschichtlichen Prozesses", wie derselbe in der Geschichte des Alten Bundes und in der allgemeinen Geschichte der alten Welt überhaupt uns vor Augen liegt, die in der Erscheinung des Heilands der Welt ihr Ziel findet und von diesem Mittelpunkte der Weltgeschichte aus begriffen wird; Kapitel 5 (S. 105—118) über „Die Wege der göttlichen Vorsehung in der Geschichte der neueren Menschheit"; das 6. Kapitel (S. 118—124) giebt einen abschliessenden Rückblick, wobei auch nochmals der Gegensatz zwischen der Welt- und Geschichtsanschauung des positiven Christentums und derjenigen des modernen Pantheismus und Evolutionismus hervorgehoben wird, der in der Anwendung der jeweiligen Prinzipien auf die Ge-

schichtsbetrachtung ein solcher ist, dass schon von der bloss philosophischen Betrachtung aus die Überlegenheit der christlichen Idee unbestreitbar ist. In der ganzen Behandlung des Gegenstandes zeigt sich der gelehrte Verfasser auch mit der neuern philosophischen Litteratur wohl vertraut.

Prof. Dr. F. Lauchert.

A. P. Lopuchin. **Nicht in den Evangelien geschriebene Sprüche Jesu Christi und die neu entdeckten Sprüche Jesu,** *Λόγια Ἰησοῦ. St. Petersburg, A. P. Lopuchin, 1897. 20 S. 8°. (Russisch.)*

Diese zuerst in der „Christlichen Lektüre", Oktober 1897 (S. 488—505) veröffentlichte, nun als besondere Broschüre erschienene Arbeit beschäftigt sich ihrem Hauptinhalt nach mit dem vor kurzem von den Engländern Grenfell und Hunt entdeckten und veröffentlichten Papyrusfragment mit Sprüchen Jesu.[1]) Einleitend handelt der Verfasser über die Frage der sog. „ἄγραφα" überhaupt, über die Quellen derselben und über die neueren Arbeiten über dieselben. S. 8 ff. wird über die Entdeckung des neuen Fragmentes eingehend berichtet und die Handschrift beschrieben, S. 11 eine photographische Abbildung der einen Seite des Papyrusblattes in der natürlichen Grösse gegeben, S. 12 zuerst die Transskription des Textes in Facsimiledruck nach den englischen Herausgebern, dann S. 12 f. der Text der einzelnen 7 oder 8 Sprüche in gewöhnlicher griechischer Druckschrift mit russischer Übersetzung. S. 14—17 folgt eine kurze Erklärung der einzelnen Sprüche, S. 17 ff. eine kurze Erörterung über die historische Bedeutung derselben. In letzterer Hinsicht verhält sich Professor Lopuchin mit Recht sehr zurückhaltend gegenüber den von protestantischen Kritikern bis jetzt darüber aufgestellten Hypothesen, wie der (besonders von Harnack vertretenen) Hypothese, dass wir es mit Excerpten aus dem apokryphen Ägypterevangelium zu thun haben. Er selbst möchte in dem Fragment überhaupt kein Bruchstück oder Excerpt aus einer erzählenden Evangelienschrift, sondern ein Stück einer Sammlung von Sprüchen Jesu sehen, deren Original

---

[1]) *Λόγια Ἰησοῦ.* Sayings of our Lord from an early Greek papyrus. Discovered and edited, with translation and commentary by B. P. Grenfell and A. S. Hunt. London 1897.

wohl eine derjenigen Schriften gewesen sein könne, von denen der Evangelist Lukas im Prologe seines Evangeliums spricht. Soviel darf wohl gesagt werden, dass das allerdings kurze Bruchstück keine Spuren häretischen Ursprungs enthält, auch nichts, was gegen ein sehr hohes Alter des Originals (die Handschrift selbst als Kopie wird ca. 200 angesetzt) sprechen könnte. Harnack selbst lässt das Ägypterevangelium und mit demselben diese nach seiner Ansicht daraus entnommenen Sprüche „nicht später als im ersten Drittel des 2. Jahrhunderts entstanden sein“ (Über die jüngst entdeckten Sprüche Jesu, Freiburg 1897, S. 29); wer seine dogmenhistorischen Voraussetzungen nicht teilt, hat an der christologischen Fassung des 3. (und 5.) Spruches keinen Grund, auch einen noch früheren Ursprung aus dem 1. Jahrhundert für unmöglich zu erklären. Dabei bin ich allerdings der Ansicht, dass der Umfang des Fragmentes viel zu unbeträchtlich ist, als dass man, solange nicht etwa weitere dazu gehörige Stücke gefunden werden, bestimmte Behauptungen über Ursprung und Bedeutung des Ganzen, zu welchem das Bruchstück einmal gehörte, mit apodiktischer Gewissheit aufstellen könnte. Darin hat der gelehrte Verfasser der vorliegenden Schrift unbedingt Recht, dass gegenüber der fieberhaften Emsigkeit, mit welcher sich die protestantischen „Kritiker“ auf solche neue Entdeckungen zu werfen pflegen, um womöglich Kapital für ihre Hypothesen und Tendenzen daraus zu schlagen, die orthodoxe theologische Wissenschaft diesen und jeden andern neuen Fund ruhig betrachten und prüfen könne, überzeugt, dass derselbe, sofern ihm thatsächlich ein Wert für die Erkenntnis der urchristlichen Tradition zukommt, dem nicht feindlich und widersprechend entgegenstehen kann, was die Kirche in ihren vier kanonischen Evangelien besitzt. F. L.

P. Sokolow, **Der Verteidiger der Prinzipien des Altkatholizismus im vergangenen Jahrhundert.** *(Johann Nikolaus von Hontheim, Weihbischof von Trier, als Verteidiger der religiös-nationalen Freiheit im altkatholischen Geiste.) Christliche Lektüre 1897, Juli, S. 95—130; August, S. 153—187. (Russisch.)*

Das Interesse für die fortschreitenden Unionsverhandlungen der Altkatholiken mit den orthodoxen Russen, über deren Ver-

lauf seit dem Luzerner Kongress von 1892 einleitungsweise ein Überblick gegeben wird, hat dem Verfasser das gegenwärtige Thema nahegelegt, das er in seiner eingehenden und interessanten Abhandlung behandelt, mit ausführlicher Darlegung der in dem Werk des Febronius-Hontheim entwickelten Gedanken, und im Zusammenhang mit den in der Emser Punktation zu Tage getretenen verwandten Bestrebungen. Zum Schluss kommt er auf seinen Grundgedanken zurück, dass die Verwandtschaft der Bestrebungen des Altkatholizismus mit den Ideen des Febronius unverkennbar sei, die bei den Altkatholiken wieder auflebten und zur Annäherung derselben an den orthodoxen Orient führten. Er schliesst mit dem Ausdruck der Hoffnung, dass der in Russland sehr sympathisch aufgenommene Wunsch der Altkatholiken nach der Wiedervereinigung sich in naher Zukunft verwirklichen möge.

Über das auch in dieser Zeitschrift (Jahrgang 1897, S. 447 ff., 666 f.) besprochene russische Werk des *Fürsten E. Trubetzkoi* über die „Idee des göttlichen Reiches in den Schriften Gregors VII. und der Publizisten seiner Zeit“ (Kiew 1897) hat der russische Historiker Professor A. Wjasigin, der seit Jahren die Geschichte des Gregorianischen Zeitalters zum Gegenstand seines speciellen Studiums gemacht hat (vgl. Revue intern. 1897, S. 452 f.), in dem „Journal des Ministeriums der Volksaufklärung“ (1897, S. 410—436) eine sehr eingehende und inhaltsreiche Besprechung erscheinen lassen, die dem Werk, sowohl was die Kenntnis der Quellen und der Litteratur, als den wissenschaftlichen Geist in der Benutzung derselben und die wissenschaftliche Objektivität betrifft, eine sehr hohe Bedeutung zuerkennt.

V. Serbische Bibliographie.

„Poznawanje crkwe“ *oder* **„Obredoslowlje“**, *d. i.* **„Das Kennen der Kirche“** *oder* **„Die Liturgik“** *von dem Pilger* THEOPHIL STEPHANOVITZ IGUMEN. *Belgrad 1897. S. XV und 500 in 8⁰ (Serbisch).*

Dieses ausserordentlich nützliche und wertvolle Werk ist in serbischer Sprache von einem grossen Kenner der orthodoxen Kirche und Liturgik verfasst. Jedenfalls hat sich der Autor dieses Buches durch dasselbe grosse Verdienste um die serbische kirchliche Litteratur erworben. Allerdings ist derselbe noch ein neuer Schriftsteller; aber diese seine erste Arbeit, die ausgezeichnet und gelehrt ist, verspricht, dass er in Zukunft einen sehr guten Schriftsteller und grossen Arbeiter auf litterarischem Gebiete abgeben wird.

Der Herr Verfasser hat dieses Buch auf dem Grunde der kritischen Quellen und gelehrten Schriften, sowohl russischer wie serbischer, und auf dem Grunde seiner eigenen wissenschaftlichen Kenntnis und Forschung in dem Sinn und Geist der Lehre und Erklärung der kirchlichen und heiligen Väter und anderer grossen orthodoxen Schriftsteller geschrieben. Wegen der grossen Würdigkeit und des grossen Wertes dieses Buches hat die serbische heil. Synode den Autor mit einer Summe Geldes belohnt und das Buch als sehr trefflich als Lehrbuch approbiert. Besonders zeichnet es sich aus durch gutes System, regelmässige und praktische Methode. Der Verfasser dieses Lehrbuches hat sich bemüht, die Bedeutung und den allegorischen Sinn der heiligen Sakramente und Riten, sowie auch der verschiedenen kirchlichen Gegenstände dermassen klar und verständlich darzustellen, dass jeder gewöhnliche Leser und Hörer die Darstellung ohne Schwierigkeit lesen und verstehen kann.

Dies treffliche Lehrbuch besteht aus einer *Einleitung* (S. 1—2) und *drei Teilen* mit *mehreren Unterabteilungen.*

Der erste Teil handelt über das kirchliche Gebäude, seine Bauweise, Teile und Zierden, sowie auch von seiner Zubehör, den kirchlichen Gewändern und den Büchern für den Gottesdienst (S. 3—58).

Der zweite Teil zerfällt in zwei Abteilungen, und zwar: I. über die geistlichen Personen und verschiedenen Riten, welche dieselben verrichten, wie auch über die Pflichten des Bischofs, Priesters, Diakons, Subdiakons und der anderen verschiedenen kirchlichen Würden (S. 59—77); II. über die Gottesdienste, Riten, heil. Sakramente und verschiedenen Gebete (S. 79 bis 388).

Im dritten Teil spricht der Verfasser über die christlichen Festfeiern und verschiedenen kirchlichen Fasten (S. 389—500).

Die Detailuntersuchungen in diesem Buche sind überall bis in alle Einzelheiten mit der grössten Sorgfalt geführt, die kaum etwas zu wünschen übrig lässt.

Dieses Buch sei als sehr trefflich und wertvoll den Lesern warm empfohlen.

Belgrad. Episcop N. Ruzitschitsch.

„Kako je postala bulgarska Egzarhija", *d. i.* „Wie das bulgarische Exarchat geworden ist?" — *Gewidmet dem Einverständnisse des serbischen und bulgarischen Volkes. Belgrad 1897. S. II. und 80 in 8°. — (Anonym). — (Serbisch).*

Die Ausgabe umfasst ausser einer Einleitung, in welcher der Verfasser über die Ursachen und Veranlassungen der Verfassung und Einrichtung des bulgarischen Exarchats zu Konstantinopel, sowie auch über die Veranlassungen der offiziellen Schreiben der serbischen Regierung und des serbischen Metropoliten spricht, die Sammlung der einzelnen offiziellen Briefe und Erklärungen des Patriarchen von Konstantinopel und des Metropoliten von Serbien, wie auch der russischen und serbischen Gesandten zu Konstantinopel und der serbischen Regierung zu Belgrad.

Diese ganze Korrespondenz umfasst den Zeitraum vom 11. März 1869 bis 20. Juni 1875, und alle (81) verschiedenen offiziellen Briefe sind sehr interessant und wichtig. Aus dieser Korrespondenz kann jedermann, besonders der kundige Politiker, die herzlichste und innigste Liebe des serbischen Volkes zu den Bulgaren und die grosse Naivität der serbischen Regierung sehen. Das serbische Volk und die serbische Regierung haben die Interessen des bulgarischen Volkes und der bulgarischen

Kirche gegen ihre eigenen Interessen gefördert und unterstützt. Die Serben haben eine solche Undankbarkeit des jetzigen bulgarischen Volkes und seiner Regierung nie erwartet, weil auf die Bitte und Vermittlung der serbischen Regierung und des serbischen Metropoliten bei dem Sultan und ökumenischen Patriarchen das bulgarische Volk ein Exarchat in Konstantinopel bekommen und errichtet hat.

Jetzt intrigieren die Bulgaren und ihre Regierung mit Undankbarkeit gegen das serbische Volk und den serbischen Staat und unterdrücken das serbische Volk auf der ganzen Balkanhalbinsel, besonders in Macedonien und Altserbien, wie es der ganzen Welt schon bekannt ist. Wer sich mit dieser Sache und Frage näher bekannt zu machen wünscht, dem empfehlen wir dieses Buch.

Belgrad. Episcop N. Ruzitschitsch.

VI. Librairie.

D. Alcock: Autour d'un Concile (Concile de Constance); Genève, Jeheber, 1 vol., 1897, 2 fr. 50.

Ἀπάντησις τῶν ἀρχιεπισκοπῶν Ἀγγλίας (Réplique des archevêques d'Angleterre à la lettre de Léon XIII sur les ordinations anglicanes), texte grec, broch., 55 p.; London, Longmans.

C. Blondeau: L'absolu et sa loi constitutive; Paris, Alcan, in-8°, 1897, 6 fr.

Emm. de Broglie: St. Vincent de Paul; Paris, Lecoffre, in-12, 1897, 2 fr.

P. Chapuis: Du Surnaturel; Lausanne, Payot, 1898, 3 fr. 50.

E. Choisy: La Théocratie à Genève au temps de Calvin (thèse de licence); Genève, Fick, 1897, 287 p., 4 fr.

Le Rev. Archimandrite N. Doutchitch: Le patriarcat œcuménique et la question de l'Eglise serbe; Paris, A. Rousseau, broch., 1898.

L. Gardiol: Prétentions de la papauté d'après Grégoire VII (thèse de baccalauréat); Genève, Fick, 1897, 79 p.

Ed. Gasc-Desfossés: Magnétisme vital, expériences récentes d'enregistrement suivies d'inductions scientifiques et philosophiques; avec une Préface par le prof. Boirac; Paris, Société d'éditions scientifiques, rue Antoine-Dubois, 4; 1897, 1 vol., 6 fr. — Ouvrage très scientifique et très philosophique, aussi clair que modéré dans ses appréciations; très bon guide dans la matière. Lire en particulier le chap. 10 de la IIe partie: « Théologie. Réponse à l'objection que la croyance au magnétisme conduit à l'irréligion: la connaissance du magnétisme détruit beaucoup de superstitions; la force magnétique est créée par Dieu, comme toutes les forces de la nature (W. Gregory, Lacordaire). »

L. Gautier: Souvenirs de Terre-Sainte, avec 59 illustrations; Lausanne, Bridel, 1898, in-8°, 5 fr. — (Très intéressant.)

G. Goyau: L'Allemagne religieuse: le Protestantisme; Paris, Perrin, 1898, in-18, 3 fr. 50. — La *Revue* rendra compte prochainement de cet ouvrage.

P. Laufer: Au pays du Christ; Chaux-de-Fonds, Zahn, in-4°, illustré. — 3 livr. ont paru. (Très pittoresque.)

R. A. Lipsius: Glauben und Wissen; Berlin, Schwetschke, 1897, 6 Mk.

Prof. Dr. M. Lossen: Geschichte des Kölnischen Krieges (1582-1585), II. Bd.; München, Roth, 1897.

P. Malapert: Les éléments du caractère et leurs lois de combinaison; Paris, Alcan, in-8°, 1897, 5 fr.

Rev. J. Moe: Unerkannte Wahrheiten; I. Heft; Freiburg i. B., Lorenz, 1897.

Prof. Dr. Fr. Nippold: Die Anfänge des evangelischen Bundes und seine Pressthätigkeit; Berlin, Schwetschke, 1897, broch., 103 S., Preis Mk. 1. 60. — Die theologische Einzelschule im Verhältnis zur evangelischen Kirche; 2 Bde., Mk. 14.

Mgr. D. J. O'Connell: L'américanisme d'après le P. Hecker; Paris, Lecoffre, br. 1897.

F. Pillon: La philosophie de Ch. Secrétan; Paris, Alcan, in-18, 1898, 2 fr. 50.

D. B. Rogge: Illustrierte Geschichte der Reformation in Deutschland, volkstümlich dargestellt; I. Lieferung; Dresden, Gustav Adolf-Verlag, 1897, 75 Pf.

Aug. Sabatier: La religion et la culture moderne (conférence); Paris, Fischbacher, 1897. — (Lieux communs, cent fois réfutés, sur le prétendu extériorisme du catholicisme, que l'auteur confond d'ailleurs avec le romanisme, et sur le prétendu intériorisme du protestantisme; intériorisme qui, selon l'auteur, doit entraîner la destruction de tout l'ordre ecclésiastique: c'est ce que M. S. appelle le perfectionnement de la religion par la culture!)

C. Stage: Wahrheit und Friede, Predigten, II. Bd.; Berlin, Schwetschke, 1897, 9 Mk.

M. Vernes: De la place faite aux légendes locales par les livres historiques de la Bible; Paris, Imprimerie nationale, broch., 51 p., 1897.

Zwingliana. Mitteilungen zur Geschichte Zwinglis und der Reformation. Nr. 1 u. 2. Zürich, Zürcher, 1897, 40 S., 8°, Fr. 1. 50.